Document généré le 23 avr. 2024 04:17

Philosophiques

Jean Grondin, *L'horizon herméneutique de la pensée contemporaine*, Paris, Vrin, 1993, 288 p.

Marc Imbeault

Volume 23, numéro 2, automne 1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/027415ar
DOI : https://doi.org/10.7202/027415ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)
1492-1391 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Imbeault, M. (1996). Compte rendu de [Jean Grondin, *L'horizon herméneutique de la pensée contemporaine*, Paris, Vrin, 1993, 288 p.] *Philosophiques*, *23*(2), 454–456. https://doi.org/10.7202/027415ar

Tous droits réservés © Société de philosophie du Québec, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Jean Grondin, *L'horizon herméneutique de la pensée contemporaine*, Paris, Vrin, 1993, 288 p.

Le travail de Grondin dans cet *Horizon* s'apparente à celui de Ricoeur dans le *Conflit des interprétations*, en ce qu'il s'agit de défendre l'herméneutique philosophique contre ses adversaires. Mais à la différence de Ricœur, Grondin tente moins de promouvoir ainsi une méthode de recherche que de justifier un changement de cap de la philosophie elle-même.

Le titre du livre résume bien ce qui fait l'unité des textes, écrits pour la plupart depuis 1986 (un seul fait exception à la règle, et remonte à 1981). Ils décrivent à la fois un itinéraire, celui de l'auteur, et un paysage philosophique,

celui de notre temps. C'est ainsi à la fois un livre d'histoire de la philosophie et un livre de réflexion. Les principaux philosophes commentés sont Heidegger (section A), Habermas et Adorno (section B), Gadamer, Betti et Ricoeur (section C).

Le fil conducteur de l'ouvrage est l'idée que l'herméneutique n'est pas seulement une méthode de compréhension intuitive, comme celle que nous utilisons dans la vie quotidienne, ou un outil technique à l'usage exclusif des spécialistes, comme c'est le cas dans la philologie ou l'exégèse, mais *la* caractéristique philosophique essentielle de notre temps.

J. Grondin tente au fil des pages de répondre aux critiques selon lesquelles l'herméneutique autoriserait en définitive toutes les interprétations. D'après lui, ce reproche est à la fois dénué de fondements — l'herméneutique n'est pas relativiste au sens où l'entendent ses critiques — et basé sur un *a priori* inquestionné. Il y aurait une prémisse cachée derrière ces accusations de relativisme : qu'il existe une vérité absolue. L'auteur reprend dans la même veine l'argument de Rorty selon lequel, s'il existe des raisons plus ou moins bonnes d'opter pour telle ou telle explication d'un phénomène, ces raisons sont « moins algorithmiques » que ne le pensaient les philosophes rationalistes (p. 198). La malheureuse imperfection de nos raisonnements, et donc de nos connaissances, découle de la *finitude* de notre existence. C'est elle qui limite notre compréhension à des horizons toujours partiels et conditionnés par les préjugés hérités de la tradition. De ce point de vue, la philosophie serait contrainte au relativisme, du moins à un *certain* relativisme. Celui que propose l'herméneutique philosophique a l'avantage d'être tempéré par la référence à un dialogue, celui de l'interprète et de son interlocuteur, qu'il s'agisse d'une personne, d'un texte ou d'une œuvre d'art.

Le concept régulateur proposé par Grondin, dans la foulée de Gadamer, est celui de *logos* ou verbe intérieur : « Ce que suggère l'idée d'un verbe intérieur, c'est [...] qu'il y a comme un dialogue « derrière » tout énoncé et qu'il est impossible de comprendre le dit d'un langage sans s'engager dans ce dialogue qui déborde ce qui a été dit : à quoi tel énoncé veut-il répondre ? à qui a-t-il été destiné ? pourquoi a-t-il été dit à tel moment ? etc. » (p. 249) Il existe donc « derrière » les mots des facteurs qui en conditionnent le sens et déterminent la compréhension que nous pouvons en avoir. Il y a un « dire » et un « vouloir dire » conclurait Ricoeur. Cette « arrière-boutique », si j'ose dire, de la proposition demeure toutefois mystérieuse. Elle est décrite par Grondin avec une certaine ferveur, mais ce qui pose problème c'est de savoir comment tenir compte de l'ensemble de ces facteurs perlocutoires, contextuels, etc. dans la détermination du sens. Autrement dit, étant entendu qu'il y a bien une arrière-boutique (et même des hangars assez vastes !) derrière la proposition, comment ce *background* communique-t-il avec le sens exprimé ?

Par ailleurs l'herméneutique ne saurait servir de réponse « incantatoire » (le terme est de Grondin) à tous les maux du siècle. D'où la nécessité cathartique « d'un saut, abrupt, mais continu, de l'heideggérianisme à la théorie dite critique » (p. 9) ; c'est à cette enseigne qu'est consacrée à l'éthique d'Adorno une étude particulièrement intéressante du point de vue de la pensée politique. Il est impossible, selon Adorno, de vivre justement dans un monde injuste ; la morale est donc réduite de nos jours à sa plus simple expression. En effet, la classe dominante justifie l'oppression qu'elle fait subir à la classe dominée en manipulant l'information et en conditionnant la société à lui obéir. Ce « complot » semble attesté par l'unanimité que réussit à imposer la classe dominante. Or l'acceptation de l'oppression est la forme la plus pernicieuse d'asservissement, celle qui caractériserait l'Amérique dont la culture populaire ne vaudrait rien et

servirait uniquement à la manipulation de masses en réalité incultes. Grondin s'attaque à l'élitisme d'Adorno ainsi qu'au caractère global de sa critique du totalitarisme dont il prétend qu'elle est elle-même « totalitaire » mais, en proposant simplement une « critique plus différenciée des idéologies totalitaires » (p. 151), il rejette un peu vite la critique adornienne des démocraties modernes, et notamment de la démocratie américaine.

Il faut enfin dire un mot du traitement réservé à *Temps et récit* de Ricoeur. L'œuvre est située dans toutes ses ramifications, pourtant nombreuses, et l'idée directrice, à savoir que le temps constitue l'horizon du sens de l'être et de sa finitude, est replacée dans le contexte des débats suscités par les thèses soutenues dans *Être et temps*. Il s'agit en effet pour Ricoeur de s'attaquer à nouveaux frais au problème posé par Heidegger, celui de la nature du temps. La réhabilitation herméneutique du « temps vulgaire » lui permet de remettre en question l'analyse heideggérienne qui avait au départ aiguillonné sa réflexion. Le temps vulgaire, c'était pour Heidegger celui de l'horloge, du cosmos, le temps qui se compte et qu'on dépense avec parcimonie. Bref celui du monde. Le temps qui intéresse Heidegger est ontologique, il ne se compte pas car il est une signification pure.

Grondin situe le point de rupture entre Heidegger et Ricoeur dans leur interprétation respective du sens de la finitude. Pour Ricoeur, qui ne peut se résigner à la désespérance contenue dans la conception heideggérienne, celle-ci doit être comprise non pas comme constituant l'horizon ultime de toute vie humaine — de tout être — mais comme un appel à l'infini, lui-même véritable moteur de notre existence. La synthèse des différentes significations du temps s'opère, selon Ricoeur, dans le récit. Mais, rappelle Grondin, la pensée du temps raconté, telle qu'elle est développée par Ricoeur dans *Temps et récit*, relève du *concept* et non du récit (p. 192), de la philosophie et non de la poésie. Grondin reproche donc à Ricoeur de négliger la forme de sa propre analyse philosophique du récit, véritable siège de l'aporie du temps.

L'horizon brosse donc un tableau très complet, pour un seul livre, de la philosophie contemporaine. Farouche partisan de l'herméneutique philosophique, Grondin tente d'en justifier la démarche, d'en raffiner les outils et d'en affûter le tranchant, notamment par le recours à la théorie critique. Les références aux objections émises par les philosophes analytiques demeurent toutefois assez vagues ; les tenants des thèses mentionnées sont rarement cités et il est parfois difficile de savoir au juste contre qui et contre quoi l'auteur se défend. Soulignons pour terminer la présence d'un appareil critique appréciable (une bibliographie et un index regroupés à la fin de l'ouvrage).

Marc Imbeault
Département des sciences économiques et politiques
Collège militaire royal du Canada